



HAL
open science

Un historien parle aux historiens : politique et écriture de l'histoire dans le Traité de l'historien parfait du Chinois Liu Zhiji

Damien Chaussende

► To cite this version:

Damien Chaussende. Un historien parle aux historiens : politique et écriture de l'histoire dans le Traité de l'historien parfait du Chinois Liu Zhiji. Nathalie Kouamé. Historiographie d'ailleurs. Comment écrit-on l'histoire en dehors du monde occidental?, Karthala, pp.145-156, 2014. hal-01649333

HAL Id: hal-01649333

<https://hal.science/hal-01649333v1>

Submitted on 1 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

Damien CHAUSSENDE

Un historien parle aux historiens :

Politique et écriture de l'histoire dans le *Traité de l'historien parfait*

du Chinois Liu Zhiji

La Chine a une riche et longue tradition historiographique, elle dispose notamment d'un corpus d'une vingtaine d'histoires officielles constitué graduellement et qui, pour les époques précédant le XIV^e siècle, demeure la principale source historique littéraire. Depuis Sima Qian (vers 145-90 av. J.-C.), l'Hérodote chinois, et ses *Mémoires historiques (Shiji)*, la tradition est en effet continue : chaque dynastie s'est donné pour tâche d'écrire (par l'entremise d'hommes de lettres ou d'équipes réunies pour l'occasion) l'histoire du ou des pouvoirs politiques l'ayant précédée. Il arriva également que des historiens composent de leur propre initiative des œuvres qui furent ensuite agréées par le pouvoir impérial et qui intégrèrent alors la liste des histoires officielles.

Un des historiens ayant contribué indirectement à ce vaste ensemble nous a livré un texte unique en son genre – le *Traité de l'historien parfait (Shitong)* – qui contient d'innombrables réflexions, définitions et commentaires critiques nous permettant de mieux comprendre comment l'histoire fut écrite dans la Chine impériale, quelles étaient ses finalités et quels rapports l'historiographie entretenait avec la politique.

L'auteur de ce traité, Liu Zhiji (661-721), vécut au tournant des VII^e et VIII^e siècles de notre ère, sous la dynastie des Tang (618-907). Pendant environ trente ans il occupa diverses charges officielles au sein du Bureau de l'histoire (c. *shiguan*), une institution créée au début de la dynastie dont l'objectif était d'encadrer la composition des chroniques des règnes des souverains et de l'histoire de la dynastie en cours (CHAUSSENDE 2012b). Il va sans dire que l'historiographie qui s'est développée au sein de ce Bureau était orientée par le pouvoir en place et qu'elle répondait à des besoins politiques. Il arriva en effet que des chroniques fussent réécrites ; c'est ce qu'il se passa à l'époque de Liu Zhiji : celui-ci dut, avec ses collègues du Bureau, écrire une première version des annales du règne de l'impératrice Wu Zetian (r. 684-705) en 705, lorsqu'elle quitta brutalement le pouvoir et le laissa à son fils l'empereur Zhongzong (r. 683-684 puis 705-710) ; puis il en composa une nouvelle en 716, sous le règne d'un souverain différent. Cette situation, à laquelle vinrent s'ajouter d'autres facteurs personnels, comme un sentiment de manque de reconnaissance, amena Liu Zhiji à présenter sa démission à ses supérieurs. Ceux-ci ne l'acceptèrent pas, mais notre historien obtint alors une promotion. À cette époque, il mit en forme les diverses notes critiques qu'il avait prises au gré de ses lectures, les regroupa thématiquement et donna à l'ensemble le titre de *Traité de l'historien parfait*. Cette œuvre, qui s'adresse principalement à ses pairs historiens est non seulement le cri du cœur d'un lettré incompris, mais aussi un ensemble de sentences d'un juge qui évalue, commente et critique les histoires du passé afin de montrer, le plus souvent *ex negativo*, ce qu'il convient de faire lorsqu'on écrit l'histoire. Le soubassement théorique de l'œuvre, qui n'est pas spécifique à Liu Zhiji, est l'idée qu'un texte historique a une finalité édifiante, car l'historien fournit à la postérité des exemples de vertu et met en lumière les vices et leurs conséquences néfastes : « La fonction de l'historien est de noter les

mérites et les fautes, de mettre à l'honneur les vertus et d'abaisser les vices, de transmettre pour l'éternité aussi bien la gloire des succès que la honte des défaites. Si l'on transgresse ces règles, est-on bien digne de sa charge ? » (Liu Zhiji, *Traité de l'historien parfait*, ci-après THP, A.XXV.6) Résumant en quelques lignes l'ouvrage historique idéal, il affirme :

« Les ouvrages historiques que l'on qualifie d'excellents le sont, en premier lieu, pour la façon dont les événements y sont relatés. Ces ouvrages exposent les succès et les échecs, le bien et le mal en des termes élégants mais sans fard, de manière substantielle et sans être grossière. Aussi, ceux qui savourent leurs mots et s'imprègnent de leurs belles paroles oublient-ils leur fatigue dès la troisième lecture et n'en sont toujours pas lassés à la centième. Si l'on ne décerne pas le titre de Sage aux auteurs de ces ouvrages, qui donc le mériterait ? » (THP, A.XXII.1)

Les vices et les vertus mis en lumière par les historiens chinois sont définis par rapport à la doctrine impériale officielle, le confucianisme, dans laquelle l'éthique personnelle est étroitement liée à la politique, puisqu'un État ou une cour impériale ne sont que l'extension symbolique des relations qui existent au sein de la famille : le souverain est un père et les sujets ses enfants, la vertu cardinale confucéenne est donc dans ce cadre la piété filiale (c. *xiao*). Qui manque de piété envers ses parents est un mauvais sujet, et un ministre loyal ne saurait manquer d'honorer comme il convient son père et sa mère.

L'évaluation morale et politique

L'historiographie ainsi définie est loin d'être neutre : l'historien fait figure de juge et donne son appréciation sur ceux dont il écrit l'histoire, en particulier dans des commentaires qu'il rédige à la fin des annales consacrées aux empereurs ou à l'issue des biographies traitant des sujets – annales (c. *ji*) et biographies (c. *zhuan*) étant les deux sections essentielles dans les histoires officielles. L'historien y actionne en particulier les deux manipules d'un principe fondamental dans l'écriture de l'histoire en Chine : le blâme et la louange (c. *baobian*). Dans le *Traité de l'historien parfait* sont fustigés les historiens qui ont, selon Liu Zhiji, mal évalué certaines personnes, ce qui s'est traduit dans leurs textes par des défauts divers et variés, comme dans ce cas, où un auteur intègre dans un recueil de biographies une personne qui n'avait rien à y faire puisqu'elle n'appartenait pas à la catégorie concernée :

« Citons par exemple l'épouse de Qiu Hu du pays de Lu qui apparaît dans les *Biographies de femmes exemplaires* de Liu Xiang. On s'aperçoit, en lisant les choses du début jusqu'à leur fin, qu'elle ne mérite en rien qu'on la loue, ni en vertu, ni en conduite. Elle s'est simplement jetée dans une rivière parce qu'elle fut déçue par son époux. » (THP, A.XXIII.5)

Le grand historien Sima Qian a commis une faute plus grave encore, une faute sur laquelle Liu Zhiji insiste à plusieurs reprises tout au long du *Traité* : il a considéré comme un

souverain légitime un homme qui n'en était pas un, en l'occurrence Xiang Yu (232-202 av. J.-C.) adversaire malheureux du premier empereur de la dynastie des Han (Liu Bang, r. 202-195 av. J.-C.). Son erreur l'a conduit à relater les actes de ce personnage dans la partie consacrée aux empereurs (les annales) de ses *Mémoires historiques* alors qu'il aurait dû figurer parmi les biographies, section consacrée aux sujets :

« Xiang Yu mourut en usurpateur ; il n'avait pas encore obtenu le titre de souverain (légitime) [...] Supposons alors que Xiang Yu ait usurpé le titre d'empereur. On l'aurait, comme il se doit, relégué dans la horde des rebelles. À plus forte raison doit-on faire ainsi puisqu'il s'est octroyé indûment le titre d'hégémon du royaume occidental de Chu. Un hégémon est, à cette époque, un vassal. Être un vassal et se voir accorder des annales, cela revient – si l'on considère que les noms doivent répondre aux réalités – à commettre une grave confusion. » (THP, A.IV.2)

L'autre grand historien des Han, Ban Gu (32-92), dans son *Livre des Han (Hanshu)*, commit quant à lui la faute inverse : il a délégitimé le règne, certes court mais légitime selon Liu Zhiji, d'un souverain des Han en appelant celui-ci non par son titre impérial, mais par son nom personnel, ce qui est une façon de lui retirer son statut d'empereur :

« Sima Qian, dans ses *Mémoires historiques*, accorda des annales à Xiang Yu et le désigna par le titre de roi. Or, ce dernier n'était qu'un brigand usurpateur. Ce fut là une confusion du point de vue de la légitimité qui constitua un exemple désorientant pour les générations postérieures. Dès lors, erreurs et malfaçons se succédèrent. Les auteurs ne surent plus jauger le poids des noms et des titulatures. Par exemple, lorsque la dynastie des Han fut restaurée sous l'ère Gengshi, l'empereur Guangwu [successeur de Gengshi] n'était qu'un simple sujet. (Liu Xuan) n'a certes pas achevé son entreprise, mais le mandat céleste lui fut bien conféré. Or, Ban Gu et Fan Ye, dans leurs deux histoires, le désignent par son nom personnel. N'est-ce pas de l'irrespect ? » (THP, A.XXIV.2)

S'il existe des souverains légitimes et des usurpateurs, il en est de même des États, en particulier lors de périodes où l'écoumène chinois est fragmenté. Ce fut le cas pendant l'époque dite des Six dynasties ou des Dynasties du Sud et du Nord, du IV^e siècle à la fin du VI^e, qui vit la partition de la Chine en deux grandes zones : au sud se succédaient des cours aristocratiques chinoises tandis qu'au nord fleurissaient des États ou des chefferies souvent éphémères et fondées par des souverains turco-mongols ou tounghouses considérés comme « barbares » par les lettrés chinois. Ces quelques siècles furent marqués par une intense production historiographique, conséquence directe de la fragmentation territoriale. La Chine fut réunifiée en 589, sous la dynastie des Sui qui très vite laissa la place à la célèbre dynastie des Tang, fondée par un clan aux origines chinoises et turques. L'opposition nord / sud qui avait prévalu pendant des siècles était terminée et le nouveau pouvoir fit de son mieux pour la faire disparaître dans la nouvelle société unifiée des Tang, notamment dans le domaine culturel (CHAUSSENDE 2010a : 87). Or, dans un texte comme celui de Liu Zhiji, cette opposition existe encore, puisqu'en évaluant les qualités et les mérites des histoires des États

des Six dynasties, il exprime fort clairement son point de vue sur le lieu où se trouvait selon lui la légitimité. Seuls les pays du sud étaient légitimes, « dès lors que Chang'an et Luoyang [deux capitales du nord tombées aux mains des barbares en 311 et 316] ne furent plus défendues, les tortues et les tripodes [symboles de la légitimité] se déplacèrent au sud ; la rive méridionale du fleuve Bleu devint la patrie des rites et de la musique [métaphores de la culture confucéenne] ; Jinling [l'actuelle Nankin], le conservatoire des livres et des écrits. » écrit-il (THP, A.XX.5). Par conséquent, les pays du nord étaient des puissances usurpatrices, et les auteurs qui ont exagérément mis en avant ces pouvoirs nordiques ont fauté :

« Si on corrige les œuvres composées récemment – comme celles de Wang Shen, Sun Sheng, Wei Shou ou Linghu Defen [auteurs d'histoires d'États du nord] – à la lumière des indications des sages du passé, on s'aperçoit qu'en matière de légitimité impériale, ces œuvres prennent le parti des rebelles et calomnient les loyalistes, que, dans leur description des États, elles rabaissent les pouvoirs légitimes et exaltent l'usurpation, et que pour les modes de vie, elles vantent les mœurs barbares au détriment des coutumes chinoises. Et ce ne sont là que les grandes lignes. Si l'on devait examiner les choses de manière approfondie et relever toutes les fautes, on verrait qu'elles sont aussi nombreuses que les cheveux sur notre tête : la tâche serait impossible ! » (THP, A.XXIX.2)

Le cas Wei Shou

Dans le système de Liu Zhiji, Wei Shou (506-572) est particulièrement blâmable ; il est en quelque sorte sa bête noire (CHAUSSENDE 2010). Notre critique ne manque en effet aucune occasion pour en dire du mal. C'est que tout oppose Wei Shou et Liu Zhiji sur le plan idéologique. Ce dernier, vivant sous les Tang, est relativement libre de ses points de vue sur la période des Six dynasties, époque révolue, sans risque sur le plan politique. Wei Shou, en revanche, ne l'est pas car les contraintes qui pèsent sur lui sont importantes. En effet, c'est le souverain fondateur des Qi du Nord (550-577) qui lui ordonne, un an après s'être proclamé empereur, de composer une histoire de la dynastie qu'il vient de remplacer, celle des Wei du Nord (386-550). Le souverain veut montrer par cet acte qu'une ère est révolue et que les Wei appartiennent au passé, alors que dans le même temps un autre pouvoir politique se présente comme le continuateur des Wei (on le désigne sous le nom de Wei occidentaux). Comme les Qi du Nord tirent leur légitimité des Wei – le souverain fondateur a en effet reçu l'abdication d'un empereur des Wei (certes fantoche, mais symbole de légitimité) –, Wei Shou doit montrer à travers son histoire :

1. que les Wei du Nord étaient le seul pouvoir légitime face aux autres États, c'est-à-dire ceux du sud et les autres États barbares du nord,
2. que les Wei étaient parvenus à leur terme naturel en 550 (année du remplacement dynastique),
3. et enfin que le clan régnant des Qi du Nord avait été agréé par le Ciel.

Or, pour Liu Zhiji la légitimité à cette époque était au sud, terre des rites confucéens et de la culture. Le nord n'était qu'une zone tombée aux mains de barbares incultes venus des steppes :

« Les Wei du Nord sortaient des confins septentrionaux ; leurs souverains n'étaient que des chefs de tribu. Mais lorsque l'empereur Daowu [premier empereur des Wei du Nord, r. 386-409] voulut honorer ses ancêtres, il donna des titres impériaux à vingt-huit de ces chefs. Depuis les débuts de l'univers, cela ne s'était jamais encore fait. Les annales préliminaires du *Livre des Wei* respectent tous ces titres fallacieux. On désigne ces chefs sous le titre d'empereur, et leurs décès sont consignés dans des termes réservés aux fils du Ciel. Pourtant, ces gens ne sont que des macaques portant bonnet, des rats putréfiés qu'on ferait passer pour du jade. » (THP, A.XIV.6)

Liu Zhiji ne reproche pas à Wei Shou d'avoir écrit l'histoire d'un État illégitime, il le blâme pour avoir valorisé cette dynastie et avoir traité négativement des États du sud, comme par exemple le fait d'avoir désigné l'un des souverains du sud, l'empereur Wu des Song (r. 420-422), par l'expression « barbare des îles ». Si Liu Zhiji comprend que les historiens subissent des pressions car ils répondent à des commandes officielles des autorités, il fustige cependant ceux qui font preuve de servilité à leur égard, comme Wei Shou.

L'histoire : un outil de moralisation

Un historien a en effet une responsabilité immense, non seulement parce qu'il transmet un savoir à la postérité, mais aussi parce que sa présence peut agir sur le souverain : celui-ci sait que ses actes – quels qu'ils soient – sont en théorie enregistrés par les historiographes de la cour ; s'il souhaite laisser une bonne image de son règne, il doit donc se comporter avec vertu :

« L'historien, par sa mission, exhorte au bien, détourne du mal et établit des modèles. Lorsqu'il évoque des ministres félons, des fils indignes ou des souverains corrompus, s'il écrit sans détour et qu'il ne dissimule pas leurs méfaits, leurs vilénies sont alors manifestées devant tous et leur réputation abominable se transmet pendant mille ans. De tels propos sont donc bien à craindre ! » (THP, A.XXIV.1)

Ces propos entrent en parfaite résonance avec le *Mencius*, l'un des ouvrages canoniques du confucianisme, qui affirme que « quand Confucius eut achevé les *Printemps et automnes* [chroniques de la patrie de Confucius, le pays de Lu], les sujets rebelles et les fils impies prirent peur. » (*Mencius*, 3.B.9)

Un autre exemple de cette idée de l'histoire comme outil de moralisation des souverains apparaît dans une anecdote historique des *Délibérations politiques importantes de l'ère*

Zhenguan (*Zhenguan zhengyao*), compilées par le collègue et ami de Liu Zhiji Wu Jing (670-749) :

« La quatorzième année de l'ère *Zhenguan* [soit l'an 640], l'empereur Taizong dit à Fang Xuanling [l'un de ses ministres] :

- Souvent, je lis les histoires des dynasties passées. Dans ces ouvrages, on manifeste la vertu et on abaisse les vices ; cela suffit à donner des règles et des interdictions aux générations futures. Mais je ne comprends pas pourquoi, depuis l'Antiquité, on ne laisse pas les souverains en titre lire les histoires de leur propre dynastie.

- Dans l'histoire de la dynastie en cours, répondit Fang Xuanling, tant le bien que le mal [commis par le souverain] sont notés, dans l'espoir que le souverain ne commette pas d'actes contraires à la loi. C'est par crainte que [certaines notations] entrent en conflit avec les intentions du souverain qu'il est interdit à celui-ci d'accéder à l'histoire de la dynastie en cours.

- Mon intention est vraiment différente de celles des Anciens. Voici pourquoi je souhaite lire les annales : si j'y trouve des choses positives [me concernant], je n'aurai rien à dire ; si j'y lis des actes répréhensibles, ils me serviront de leçon et je pourrai ainsi me corriger. Mettez donc en forme ce dont vous disposez et faites-le moi apporter.

Xuanling et son équipe abrégèrent alors l'Histoire nationale et en tirèrent des annales. Ils compilèrent ainsi les Chroniques véridiques des empereurs Gaozu [r. 618-626] et Taizong – chacune comportant vingt chapitres – et les présentèrent au trône. Lorsqu'il en vint à lire les événements du 4^e jour du 6^e mois [date d'un coup d'État lors duquel Taizong prit le pouvoir], Taizong [constata] que les choses étaient relatées à mots couverts. Il dit alors à Xuanling :

- Jadis, le duc de Zhou châtia Guanshu et Caishu, si bien que la maison des Zhou restaura sa stabilité. Jiyou fit empoisonner Shuya, et la principauté de Lu retrouva la paix. Ce que j'ai fait est du même ordre : il s'agissait simplement d'apporter la stabilité à l'État, et cela dans l'intérêt du peuple. Pourquoi les historiographes devraient-ils prendre la peine de dissimuler des faits dans leurs notations ? Il convient donc de supprimer les passages enjolivés et d'écrire les choses sans détour. » (CHAUSSENDE 2012 : 535-536).

L'empereur souhaite consulter les annales qui le concernent afin de se corriger s'il y lit des éléments négatifs, mais en définitive, il découvre que le texte lui est trop favorable. Il le fait donc rectifier et Wei Zheng (580-643), son ministre et grand conseiller, lui donne raison en ces termes : « Le souverain occupe la position la plus noble, il n'a rien à craindre. Seuls les écrits historiques sont là pour rabaisser le mal et encourager au bien. Si l'on n'y relate pas la vérité des faits, que liront les générations postérieures ? Votre Majesté a aujourd'hui demandé aux historiographes de rectifier leurs écrits ; elle a en cela suivi la voie de la justice suprême. » (CHAUSSENDE 2012a : 241-242)

Il y a donc deux exigences *a priori* contradictoires dans l'historiographie chinoise, et pas seulement chez Liu Zhiji, même si son *Traité* nous aide à mieux les comprendre. La première exigence est que le texte historique doit refléter les faits, il doit être conforme à la réalité des

événements. C'est le concept chinois de l'enregistrement véridique (c. *shilu*, où *shi* signifie vrai, réel et *lu* enregistrement, notation), terme qui a servi également à désigner un type de texte dont l'intitulé est traduit habituellement par « chroniques véridiques ». Il s'agit des chroniques des règnes, comme celles auxquelles participa Liu Zhiji au sein du Bureau de l'histoire. La seconde exigence est que le texte historique doit contenir un jugement moral et politique, si bien que le discours historique n'est pas nécessairement neutre et conforme aux faits. Par exemple, des personnes ayant eu rang de souverain peuvent se trouver rabaissées au statut de simples particuliers dans les histoires officielles. Ce fut par exemple le cas de Wang Mang, qui mit fin aux Han antérieurs et régna entre 9 et 23 en tant qu'empereur de l'éphémère dynastie des Xin. En 25, un prince des Han restaura la dynastie et l'historien Ban Gu, dans son *Livre des Han*, relata l'histoire du règne de Wang Mang en le présentant comme un interrègne illégitime. Pourtant, à son époque, Wang Mang avait été considéré comme un souverain légitime et avait même joui du soutien de nombre d'intellectuels.

Au gré des chroniques officielles, c'est une vulgate historique qui s'est graduellement constituée en Chine, vulgate qui même encore de nos jours est la colonne vertébrale de la chronologie. Les fautes relevées par Liu Zhiji chez ses devanciers furent le plus souvent moins des erreurs que des écarts par rapport à cette vulgate. C'est, comme ailleurs, le point de vue des vainqueurs qui fut privilégié : ceux qui comme Wang Mang ne parvinrent pas à établir une dynastie durable, ceux qui échouèrent dans leur entreprise, les petits États « barbares » (tel le Chouchi, qui se maintint pourtant plusieurs siècles) ont vu leur histoire soit disparaître des chroniques officielles, soit être traitée de façon très superficielle, soit présentée de manière fort négative, comme une sorte de contre-modèle à éviter.

Bibliographie

BEASLEY, William G., PULLEYBLANK, Edwin G. (dir.), *Historians of China and Japan*, Oxford, Oxford University Press, 1961.

CHAUSSENDE, Damien, « Un historien sur le banc des accusés : Liu Zhiji sur Wei Shou », dans *Études chinoises*, Vol. XXIX, 2010, p. 141-180.

CHAUSSENDE, Damien, *Des Trois royaumes aux Jin. Légitimation du pouvoir impérial en Chine au III^e siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 2010b.

CHAUSSENDE, Damien, « Le Bureau de l'histoire en Chine sous la dynastie des Tang (618-907) », dans *Journal Asiatique*, N° 300-2, 2012, p. 527-544.

CHAUSSENDE, Damien, « Être historien dans la Chine classique : un métier à risque », dans *La Faute et sa punition dans les sociétés orientales*, DURAND, J.-M., RÖMER, Th., MAHE, J.-P. (dir.), Louvain, Peeters, 2012a, p. 241-254.

CHENNAULT, Cynthia L., KNAPP, Keith N., BERKOWITZ, Alan J., DIEN, Albert E. (ed.), *Early Medieval Chinese Texts: A Bibliographic Guide*, sous presse.

FELDHERR, Andrew, HARDY, Grant (ed.), *The Oxford History of Historical Writing. Volume 1. Beginnings to AD 600*, Oxford, Oxford University Press, 2011.

FOOT, Sarah, ROBINSON, Chase (ed.), *The Oxford History of Historical Writing, Volume 2: 400-1400*, Oxford, Oxford University Press, 2012.

GAGNON, Guy, « La postface personnelle de Liu Zhiji au Shitong : un essai d'ego-histoire », dans *De Dunhuang au Japon. Études chinoises et bouddhiques offertes à Michel Soymié*, DREGE, Jean-Pierre (dir.), Paris, Droz, 1996, p. 337-369.

LESLIE, Donald Daniel, MACKERRAS, Colin, WANG Gungwu (dir.), *Essays on the Sources for Chinese history*, Canberra, National University Press, 1973.

LIU Zhiji, *Traité de l'historien parfait. Texte introduit, traduit et annoté par Damien Chaussende*, Paris, Les Belles Lettres, sous presse, parution prévue en 2014.

LOEWE, Michael (ed.), *Early Chinese Texts*, Berkeley, The Society for the Study of Early China, The Institute of East Asian Studies, University of California, 1993.

NG, On-cho, WANG, Edward Q., *Mirroring the Past. The Writing and Use of History in Imperial China*, Honolulu, Hawai'i University Press, 2003.

TWITCHETT, Denis, *The Writing of Official History under the T'ang*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992.

WILKINSON, Endymion, *Chinese History: A New Manual*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012.